

Premier chapitre

Depuis son accident, Pauline, assise près de la fenêtre de son appartement, regarde ce qui se passe dans la rue.

Juste en face de chez elle, sur le trottoir, il y a un énorme platane ; on dit qu'il est centenaire. A côté de cet arbre trône une cabine téléphonique ; cette cabine est une distraction pour Pauline. Bien sûr il y a la télévision, mais depuis quelques années, les émissions ne sont pas des plus intéressantes ; si par hasard le petit écran projette un bon film ou un superbe reportage, ils sont impérativement coupés par des flashes de publicités qui lui sont de plus en plus difficiles à supporter.

Pauline est agacée, elle murmure : « *ils nous gonflent avec leurs montagnes de pubs, quand donc la télé servira-t-elle pour une culture saine et intelligente ?* »

Quand elle regarde par hasard le petit écran, elle se demande souvent si elle est bien en France ; ce ne sont que des séries étrangères « *à croire que nous ne sommes pas capables de faire de bons films chez nous, c'est désolant.* » soupire t-elle.

Pauline se dit encore qu'elle n'a pas besoin d'allumer son poste de télévision, celui de ses voisins du dessous lui suffit amplement, mais ça l'énerve, ainsi que tous ces bruits qu'elle supporte à longueur de journée et quelquefois la nuit, « *ils doivent bien irriter plus d'un système nerveux que le mien.* » soupire t-elle.

Elle n'aime pas le bruit Pauline, aussi, avant que le jour pointe son nez à l'horizon, bien que celui-ci ne soit pas très grand, elle aime venir s'asseoir près de la fenêtre, là elle se sent bien et laisse divaguer son imagination.

Au fur et à mesure que le ciel s'éclaircit, les ombres dans la rue s'effacent, les choses et les gens deviennent plus nets.

C'est ce moment là que Pauline préfère, cette pénombre qui disparaît lentement. Chaque jour, elle assiste au même spectacle dans cette rue qu'elle connaît bien ; il y a si longtemps qu'elle demeure là.

On peut voir des magasins ; Pauline ne voit que ceux qui se trouvent en face de sa fenêtre. Six heures viennent de sonner, le premier à ouvrir son rideau, c'est le boulanger, il est suivi de près par le café des sports qui fait aussi bureau de tabac et dépôt de journaux, il est juste à côté de la boulangerie pâtisserie.

La pharmacie, un peu plus loin, n'ouvre qu'à 9 heures. Déjà trois heures que les autres travaillent quand la banque, qui se trouve entre le bar et la pharmacie, monte son rideau. De l'autre côté de la pharmacie, une bijouterie, sa vitrine étincelante attire bien des curieux. Pauline se souvient y avoir acheté son alliance avec son époux, « *C'était quand ?* » se dit elle, il y a déjà de nombreuses années, car elle n'est plus très jeune, elle se rappelle cette époque, elle évoque cet époux qu'elle a tant aimé et qui l'a quittée pour un endroit dont on ne revient jamais « *décédé trop tôt* » se dit elle encore dans un profond soupir...

Oui elle n'est plus très jeune et, en outre, la voici handicapée depuis sa malheureuse chute dans l'escalier.

Pauline vit dans cet appartement depuis son mariage ; il est situé au deuxième étage d'une maison de village qui en compte trois, au rez-de-chaussée, il y a les garages, au 1^{er} une famille, le père, la mère et deux enfants bien élevés, mais un peu bruyants comme beaucoup de jeunes.

Au 3^e vit un jeune homme ; il est seul depuis que ses parents sont morts dans un accident de voiture ; il semble triste et ne fréquente personne, du moins à sa connaissance.

Cependant depuis quelques jours il vient lui apporter le journal ; c'est un rituel : il frappe à sa porte, dit : bonjour madame Rastafouille, puis il va vers elle pour lui donner son quotidien. Ensuite il regarde la rue par la fenêtre. Il reste là quelques minutes silencieux comme absorbé par ses pensées.

On dirait qu'ils ont un point commun tous les deux ; ils s'intéressent à ce qui se passe en face. Il parle peu, mais sa présence la rassure et lui apporte un peu de réconfort, il est vrai qu'elle ne voit presque plus personne depuis qu'elle est clouée sur son fauteuil.

Une aide ménagère vient deux fois par semaine pour lui faire un peu de ménage, sa lessive, et lui apporter des provisions, mais cette femme n'est pas bavarde et peu aimable, la conversation se résume à quelques mots concernant les tâches ménagères.

Le soir Pauline a de la peine à s'endormir, certainement le manque d'exercice, elle va et vient clopin-clopant dans son trois pièces cuisine, elle se déplace grâce à un déambulateur qu'elle a loué à la pharmacie.

La vie continue, chaque jour c'est le même scénario. Pauline se lève, après sa toilette et un rapide petit déjeuner elle s'installe dans son fauteuil devant la fenêtre et regarde la rue.

Rien, il ne se passe rien, il y a toujours les mêmes magasins, la même cabine téléphonique qui ne sert plus beaucoup depuis que de nombreuses personnes ont adopté le téléphone portable.

Le platane est toujours là, il vient de perdre sa dernière feuille. L'été, ses branches bien garnies d'un feuillage vert et brillant, apportent un peu de fraîcheur en faisant de l'ombre, les rayons du soleil sont ainsi moins directs et leurs reflets lumineux sont comme une féerie, les oiseaux heureux viennent y faire leurs nids.

Pauline, pendant la belle saison se sent transportée vers un univers chaleureux ; quand sa fenêtre est grande ouverte, elle respire l'odeur du dehors malgré l'air vicié.

Elle ferme les yeux, elle imagine, à la place de ce platane, qui résiste à la pollution de la rue, elle imagine un acacia en fleurs, il lui semble sentir la fine odeur de ses inflorescences, un parfum subtil, qu'elle n'oubliera jamais, car il est gravé dans sa mémoire.

C'est vrai, quand elle était jeune fille et que son époux n'était alors que son fiancé, il venait lui faire la cour sous les saules pleureurs et les grands acacias qui longeaient la douce rivière qui coule là-bas un peu plus loin derrière le groupe de maisons. « *C'était le bon temps* » se dit-elle en soupirant.

Il paraît qu'il n'y a plus de saules pleureurs, ni plus aucun acacia le long de la rivière ; ils ont été abattus pour réaliser

une décharge d'ordures ménagères, à cette pensée Pauline a un haut-le-cœur, « *où allons nous* » se dit-elle encore en regardant dehors.

Le ciel se découvre lentement, il fait gris ce matin ; il est vrai que nous sommes très près de Noël et, bien qu'il ne fasse pas froid, les pensées de notre héroïne sont aussi tristes et sombres que son environnement.

Tout à coup, alors que la brume est encore présente, il lui semble voir sur le trottoir d'en face, une silhouette titubante, qui frôle le mur et entre dans la cabine téléphonique ; elle reconnaît le jeune homme qui lui porte le journal, elle entrevoit son visage car la cabine s'est éclairée quand il a ouvert la porte, il décroche ; puis s'effondre. Pauline croit entendre le bruit que fait le combiné qui tape contre la paroi métallique de la cabine ; elle pense que le jeune homme a eu un malaise.

Aussi vite que lui permettent ses pauvres jambes, elle se dirige vers l'endroit où se trouve son téléphone, il y a très peu de temps qu'elle est abonnée. C'est son aide ménagère qui lui a donné ce conseil qu'elle a suivi, elle reconnaît que ce n'est pas prudent pour une femme seule de n'avoir aucun lien avec l'extérieur.

Pauline est maintenant près de son récepteur, elle compose un n° c'est la police qui répond, elle signale ce qu'elle a vu, « ne bougez pas » lui dit l'homme de garde, on arrive.

Bien sûr qu'elle ne va pas bouger, où irait-elle ?

Elle retourne près de la fenêtre et voit arriver les policiers, l'un d'entre eux ouvre la porte de la cabine, Pauline ne voit rien, ils ont arrêté leur véhicule juste devant ; un des policier regarde les fenêtres, elle voit bien qu'il cherche

quelqu'un, l'un deux l'aperçoit, il lui crie « *On monte vous voir.* »

C'est ainsi qu'elle apprend que la cabine est vide et que le combiné est à sa place, elle en reste bouche bée.

Les agents de la force publique ne croient pas que ce qu'elle affirme avoir vu soit la vérité, ils pensent qu'elle a eu une hallucination, ils lui disent d'un ton poli mais un peu sec de ne pas recommencer, qu'ils ont autre chose à faire, que ce n'est pas bien de les déranger pour rien ; l'un d'entre eux lui dit avec un doigt en l'air, « *attention, ne recommencez pas, sinon gare.* »

Pauline attend vainement la visite du jeune homme du troisième, il ne vint pas, ni ce jour là, ni les autres jours.

Elle est certaine qu'il est arrivé un malheur à ce garçon, elle décide cependant de ne plus rien dire, mais au fond d'elle-même, elle fulmine, elle tempête, elle est furieuse contre tout ce qui bouge sur cette terre.

Pauline est consternée, elle sait ce qu'elle a vu, tant pis si ces messieurs ne la croient pas. Une fois seule, Pauline prend un cahier et un crayon, elle écrit ce qu'elle a vu ; elle n'est pas folle, elle sait bien qu'il s'est passé quelque chose d'anormal dans son paisible quartier dans le brouillard du matin.

Deuxième chapitre

Une nuit, avant d'aller se mettre au lit, car il est plus de minuit, Pauline vient, poussée par l'habitude, près de la fenêtre jeter un dernier coup d'œil dehors, elle sursaute, il lui semble voir une, puis deux ombres se faufiler sur le trottoir. Au moment où elle ouvre la fenêtre pour mieux voir, un bruit de vitre brisée se fait entendre, elle pense à un cambriolage, elle voit deux malfrats portant des cagoules ; ils s'emparent du contenu de la vitrine de la bijouterie et prennent la fuite avec leur butin. Pauline referme la fenêtre tout doucement, elle ne dira rien, si quelqu'un le lui demande, elle dira qu'elle n'a rien vu.

Sachant très bien que Pauline passe les trois quart de son temps près de sa fenêtre à l'affût du moindre fait et geste des habitants de ce quartier, les gendarmes sont venus lui poser quelques questions ; à leur demande, elle répond en ricanant légèrement.

— *« pourquoi, vous avez trouvé le cadavre ? »* évidemment elle songe au jeune homme du journal, *« comment s'appelait-il donc ? Ah ! oui, Anatole Scoubidou, c'était le jeune homme du troisième n'est-ce pas ? »*

les gendarmes sont partis après l'avoir regardée d'un drôle d'air.

— *« ça y est »,* se dit elle, *« ils vont me prendre pour une folle »*

Mais Pauline n'a plus sommeil. Pour apaiser ses angoisses et ses tourments causés par ces incidents, et pour permettre à son pauvre cœur de reprendre un rythme normal, elle prend son cahier, son crayon et relate les derniers événements qu'elle vient encore de vivre et qui se sont déroulés là dans le coin de sa rue.

Les jours suivants sont calmes et tranquilles, les habitués du café des sports vont et viennent dans cet établissement qui sert à la fois pour certains de lieu de rendez-vous, pour d'autres de réunions ; c'est là que les associations préparent leurs manifestations. Pour les uns c'est le foot, pour les autres la boxe, pour les suivants la musique. Pauline se demande parfois, « *mais où peuvent-ils se mettre tous, la salle du café n'est pas si grande que ça. ?* »

Elle se souvient quand son époux était encore sur cette terre ils y allaient, ils s'attablaient l'été sur la terrasse qui n'était autre que le trottoir, et l'hiver ils rentraient à l'intérieur, elle avait bien vu que la salle était petite.

Ce qu'elle n'a pas vu Pauline, c'est que, à côté de la petite salle, aujourd'hui il y en a une autre bien plus grande, si elle pouvait voir ce qui se passe dans cette pièce elle crierait au scandale.

Chaque soir un groupe différent est admis en ces lieux, ce soir c'est le jour des joyeux drilles, ils chantent des chansons à boire, des chansons paillardes, elle aime ça Pauline, elle chante avec eux, doucement bien sûr pour ne pas être entendue des voisins, elle sait se tenir, mais elle chante, elle les connaît toutes...

— (C'est à boire, à boire, à boire
c'est à boire qu'il nous faut oh ! oh ! oh !)

elle pense tout haut, « *Je devrais boire un petit coup, ça me remonterait le moral* » hélas, il n'y a rien à boire chez elle, que de l'eau, alors tant pis, elle écoute, celle-ci par exemple :

— (Auprès de ma blonde qu'il fait bon dormir)

— « *Oui je ferais mieux d'aller dormir* » se dit-elle, mais elle reste là, elle attend, elle sait que plus tard, juste un peu avant la fermeture de l'établissement, elle entendra des chansons cochonnes, elle attend, car ce sont celles qu'elle préfère. Par exemple

— (Trois orfèvres à la saint Eloi ...)

Bon sang ! elle en a oublié le casse à la bijouterie.

Cette affaire a fait jaser pendant deux ou trois jours tous les voisins : le bijoutier a refait sa vitrine, avec l'argent de l'assurance, il a maintenant, paraît-il, une vitrine inviolable.

Durant plusieurs semaines, la rue reste calme, Pauline commence à s'ennuyer, surtout qu'elle n'a plus son journal, Anatole, le jeune homme du dessus n'est toujours pas revenu, elle aimerait bien savoir ce qu'il est devenu à cette heure ?

Une nuit, alors qu'elle est couchée depuis quelques heures sans trouver le sommeil, elle se lève et va s'asseoir sur son fauteuil près de la fenêtre. Les persiennes ne sont jamais fermées, ce qui facilite sa garde. Elle n'a qu'à tirer le rideau pour voir la rue, qui n'est éclairée que par un réverbère crasseux. une lumière blafarde rend encore plus indistinctes les vitrines, le trottoir paraît encore plus som-

bre ; difficile dans ce cas de voir avec précision les ombres.

Il est presque 5 heures, Pauline a un sursaut, elle s'est assoupie un bon moment. Quand elle ouvre les yeux et plonge son regard dans la rue, il lui semble voir une forme allongée près de la cabine téléphonique.

— « *Mon Dieu,* » se dit-elle « *encore une hallucination* »

Comme elle est curieuse, elle ouvre la fenêtre, et plonge son corps, presque à moitié dans le vide. Elle écarquille les yeux, dans l'espoir de voir cette chose, la-bas sur le trottoir ; elle se demande, se parlant à elle même.

— « *qu'est ce que ça peut bien être, un chien peut être, ou un ivrogne qui cuve ?* »

Elle ne bouge plus de son mirador, elle n'ose pas aller chercher son cahier ni son crayon de peur de manquer la suite qui ne va pas tarder à se dérouler là, tout près de son domicile. Elle en est certaine, quelque chose lui fait pressentir un spectacle de première qualité, comme si elle était voyante ou extralucide.

A ce même moment une voiture noire s'arrête, quelqu'un, qu'elle croit être un homme à cause de sa stature, en descend, il entre dans la cabine, téléphone puis remonte dans la voiture, Pauline est fascinée par cet individu qui porte un grand chapeau, de grosses lunettes et un imperméable gris. Elle est tellement absorbée qu'elle n'a pas fait attention aux autres occupants du véhicule, si bien que lorsque celui-ci disparaît dans le brouillard du matin, Pauline n'en croit pas ses yeux, l'ombre sur le trottoir a disparu.

C'en est trop, son cahier et son crayon ne lui suffisent plus, elle décide de mener une enquête et pour cela, elle fait appel à un détective privé.

Etant curieuse de nature, elle aimerait savoir ce qui se trame dans son quartier, si elle était une petite souris, elle irait fureter de-ci de-là, dans le brouillard du matin.